

DOMINIQUE PETITJEAN

LA FORÊT  
DE MON OMBRE

LA FORÊT  
DE MON OMBRE

“LA forêt de mon ombre” tu ne connais pas  
aussi, si tu le veux,  
à l’orée de cette fable rejoins moi,  
j’y suis nue sous une chemise et toi  
habillé comme un roi.

ENTRONS alors dans le silence de notre forêt  
avec lenteur puisque précédée  
par une lune heureuse d’être ronde,  
je regarde mes pieds nacrés se perler  
de la rosée de l’herbe du sentier  
alors qu’à mon côté tu la foules  
droit comme un valet sans bras,  
mon ami, mon roi.

COMBIEN de pas dois-je compter  
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour  
et les siècles de bois  
avant de lever les yeux vers toi  
mon amour  
qui, en réponse,  
tendrement me sourit.

PLUS en avant dans la forêt  
j'aime sentir ta main,  
déposée par moi,  
se complaire au dandinement de mes fesses  
qu'accentue ton attitude  
de plus en plus lascive,  
ô mon ami.

ET si je tourne,  
au-devant de toi,  
en étendant les bras,  
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,  
ô mon amour de roi qui enflamme ma joie,  
mais pour déboussoler le vent félon  
dont les étourdissantes caresses  
décrochent les feuilles jaunies  
car déjà vieilles  
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi mon amour,  
soit je courais,  
soit je dansais sottement avec la lune  
avant que tes mains,  
sous ma chemise,  
ne domptent mes deux gazelles de fesses  
bondissant dans cette clairière  
où les plus timides des fleurs  
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

EN me troublant plus encore  
que les hardiesses du vent  
qui se renforce en me croisant,  
tes mains, ô mon amour,  
relèvent ma courte chemise puis,  
par-dessus ma tête,  
jettent celle-ci au loin et là,  
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,  
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,  
les arbres toujours plus hauts de la forêt  
et les fleurs colorées du printemps parfumé  
où s'accouplent sans se cacher  
du plus âgé des mâles victorieux  
à la plus légère des éphémères,  
chacun, chacune, tous, ô mon roi,  
comme mon corps vierge et nu,  
s'offrent à l'amour,  
s'offrent à la mort.

APRÈS que les grands arbres millénaires  
qui sagement se fortifient,  
avant l'arrivée de l'hiver,  
d'un cercle agrandi,  
nous aient montré comment  
te tenir serré contre moi  
pour que s'entrecroisent nos doigts,  
écoutons, mon ami,  
le badinage de cette source  
qui invite nos cœurs à voguer  
là où les conduira la fougue  
de nos futurs baisers.

DANS tes yeux  
brillent  
toutes les étoiles du ciel,  
ô mon amour,  
quand tu me dis,  
en écartant les cheveux rebelles  
de mon visage,  
« je t'aime »  
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé  
autant que son cœur aime ;  
ô qu'il est bon,  
ô mon roi,  
de perdre son souffle  
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde  
où rien n'est plus  
et mon âme,  
dans une spirale infinie,  
y choit si loin  
que dans ta bouche alors je respire,  
ô mon amour, ô mon roi,  
en échange de mon corps,  
apprends-moi à t'aimer.

SUR tes lèvres grisées  
par le parfum miellé de mes cheveux  
ondoyant jusque parmi les fleurs  
je butine tes « Ô mon amour que j'aime »  
mais bientôt, impatiente de savourer  
dans la pâmoison d'un baiser  
les mots sucrés de ton souffle enivré,  
je plante mes canines  
dans ta langue vipérine  
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude  
de mes doigts mutins qui te dénudent,  
le serpent débusqué de ta braguette  
vivement s'érige car empressé de cueillir  
une rose encore enclose en son désir ;  
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes  
qui, pour flécher d'un même trait nos cœurs,  
strient brièvement l'épaisseur de la nuit  
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent  
qui s'est agrandi contre moi  
et que nos langues,  
dans ma bouche,  
se tutoient,  
c'est au monde des ombres de la forêt  
que j'appartiens désormais,  
puisque jamais plus ne sera rompu  
à ton réveil  
par la lumière tranchante du soleil  
notre plaisir à se connaître nus,  
ô mon roi dont la rigidité des lois de la raison  
ne résiste à l'invitation  
de s'ouvrir à de nouvelles sensations.

Ô mon amour,  
tes mains larges et puissantes  
inclinent mon visage  
pour, dès la margelle de mes lèvres,  
que s'enroulent nos langues  
pour puiser l'eau mêlée  
qui abonde dans nos baisers  
puis, avec retenue, le relèvent  
si j'embrasse jusques aux larmes  
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,  
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel  
ayant obtenu, mon ami,  
sitôt la délicatesse de mes doigts  
le zèle de mes lèvres,  
commande que ton émoi s'efface  
devant ma soif de toute sa présence  
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux  
lumineux de tes yeux,  
respire le vent ébouriffant de ta poitrine  
et me baigne nue  
dans l'eau écumeuse de tes baisers,  
ô mon roi des rois qui me couche  
sur la pierre de ses ancêtres  
pour m'aimer.

MON amour,  
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir ?  
Comme cette rouerie de mes longs cheveux  
qui, rejetés en arrière,  
frangent la pierre  
d'une corolle somptuaire  
pour dévoiler mon ventre fendu  
où s'éveille mon plaisir de pucelle  
quand l'heure n'est pas celle  
de mes menstrues ?

TON assurance que tant que le serpent  
ira bandant jusqu'à me faire rougir  
je jouirai du plaisir  
de m'ouvrir en mon milieu  
comme la pulpe d'un fruit cueilli  
autant de fois que je le désirerai,  
ne calme mon cœur qui toque  
le temps que nous perdons  
à observer les cycles de la lune et de ses lois  
et toi, ô mon roi,  
avec plus encore de rigueur que moi.

MES seins prolongés loin devant  
par des tétons de jouvencelle sont devenus,  
jalosés tour à tour, si pointus  
que l'arc de mon jeune corps se tend,  
ô mon roi,  
vers le contact objectivant du serpent  
que tes reins brandissent à bon dessein  
comme le brigand repent  
son gourdin.

RIEN si ce n'est toi,  
ô mon roi,  
ne me rattache au monde  
puisqu'aux plaisirs incandescents  
de l'amour charnel  
je ne puis m'ouvrir  
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant  
qui souffre de ne recueillir  
dans les replis de sa chair  
l'amour infini de sa prière  
vient ce moment,  
ô mon roi,  
où le serpent,  
gros du flot de sang  
qui rougeoit la flamme de tes yeux  
dans ton effort de contenir le temps,  
me pourfend.

Ô mon roi, mon amour  
qui, dans le ciel,  
s'est couché au-dessus de moi  
pour que ne se désancrent nos corps  
dans les assauts des vagues creusées  
par la tempête qui nous m'emporte,  
les étoiles scintillantes de tes yeux  
emmêlées à l'or de tes cheveux  
pleuvent sur mon visage  
et mes deux seins de lune,  
alourdis de caresses,  
chavirent dans la nuit des temps  
maintenant que les rives labourées de mon ventre  
engloutissent l'entièreté  
de ton serpent ardent.

VAINCU,  
pour avoir répandu sa substance  
dans l'entaille de mon ventre  
à jamais déflorée,  
le serpent se retire  
rouge du sang scellant notre amour,  
ô mon roi qui méchamment a proféré,  
en me perforant  
aussi résolument qu'avec une lance,  
le « Nom de Dieu »  
comme le mauvais larron.

TON beau visage,  
ô mon roi rasséréiné par les « je t'aime »  
que déjà nos langues se ressouviennent  
en se déprenant du timbre de nos voix  
qui grommellent des insanités  
dans l'escalade de nos sens  
vers le sommet de la jouissance,  
contre mon visage s'endort  
dans un ravissement  
qui ne cesse de me sourire.

Ô mon roi qui déjà dors  
tu ne peux voir  
le serpent de ton ventre redevenir,  
comme les ailes  
du grand oiseau victorieux  
se replie en elles,  
doucelement falot.

AVANT que ne s'installe la langueur  
que tu ne m'aies choisie  
que pour être la gardienne du repos  
bien mérité de tes rêves,  
ta cuisse et ta jambe de gauche,  
ô mon roi,  
recouvrent en travers de mon ventre,  
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles  
sans voir que dans la pureté des cieux  
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux  
car déjà ta bouche,  
en s'ébrouant contre leur joliesse,  
redresse la pointe de mes seins  
pour leur confier que le serpent s'est,  
dans les replis de chair les plus secrets  
d'un rêve luxuriant,  
gorgé de feu  
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,  
mon ami,  
car loin des privautés qui,  
si elles n'étaient crues,  
seraient déroutantes,  
prises par un serpent  
de plus en plus audacieux,  
je ne sais plus  
qui je suis.

QUE tu es courageux,  
ô mon roi,  
pour fourrer ta langue entre mes dents  
au moment même où le serpent,  
raide sur toute sa longueur,  
pénètre plus avant  
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,  
ressuscité de sa petite mort,  
s'introduit dans l'ancre  
voluptueux de mon ventre,  
toi et moi, ô mon roi,  
nous retrouvons,  
tels des lions évadés de leur cage,  
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir  
ne te transporte  
au fin fond de la nuit  
de derrière tes paupières  
où la douceur de la voix  
et la tendresse de mon roi,  
dans des rugissements de lion,  
ne sont plus les mêmes,  
tes yeux me disent dans un éclair  
que tu m'aimes.

Ô mon roi,  
plus je m'agrippe à ta crinière  
et plus tes reins se fient à leur élan  
attendu que ton serpent,  
gorgé de feu plus encore que de sang,  
nous culbute de ciel en ciel  
avant de défaillir  
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,  
désunis,  
du plus haut du ciel dans un lit défleuri  
nous nous retrouvons,  
mon ami,  
avec le serpent débandant,  
maculés d'écume et,  
attestant notre soif de caresses  
et nos fringales de baisers,  
de rouges morsures  
à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots  
et de maints gestes indécents  
commis par nous deux,  
mon ami,  
car sans attendre  
de nous être confessé  
la liste jamais close de nos péchés,  
de nous aimer  
déjà se fait.

J'AIME quand ta langue cherche  
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;  
un peu lorsqu'un,  
puis deux de tes doigts  
se faufilent dans la faille de mon ventre ;  
beaucoup quand ton serpent  
s'y glisse de tout son long ;  
pas du tout,  
mon ami,  
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,  
toutes ces étoiles au ciel  
brilleraient-elles sans nos yeux  
et si « oui »,  
pourquoi toujours tournent-elles  
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,  
tu fourres ta face altière entre mes cuisses  
où là tu me jures, mon ami,  
vite enivré par le goût de mon ombre,  
de renoncer à l'eau des sources  
où, sans être troublé par un mystère,  
le même se dédouble à l'envers.

TÊTE-bêche  
à califourchon sur toi,  
ô mon roi,  
je ne puis empêcher  
la pointe moqueuse de ma langue  
de jouer avec la douce mollesse  
de ton serpent ballant  
et, plus encore,  
de le sucer avec gourmandise  
vu qu'au jouir sans agir  
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller  
le serpent de ton ventre,  
mon ami,  
car avec lui chacun perçoit,  
en son sein inversé,  
la félicité vécue par l'autre  
à aviver l'ivresse  
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,  
je devance nos ombres  
en quête de l'alcôve moussue  
où ton serpent retrouve,  
dans ma bouche qui le branle,  
toute la raideur qui le fait long  
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit  
à partir de mon clitoris que ta langue,  
ô mon ami attentif à mes cris,  
certaine de l'avoir trouvée,  
s'emploie à bien titiller.

PROFITANT des aises que je prends  
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre  
ta langue maintenant s'attarde  
ô mon roi qui,  
de roi des rois,  
en bavant comme un gros escargot  
dans le trou de mes fesses,  
en oublie de l'être.

MÊME en mordant le galbe  
encore sans cri de mon autre fesse  
tu ne peux empêcher,  
ô mon roi,  
que ton serpent me crache  
en abondance dans la gorge  
et partout le corps,  
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,  
ô mon roi devenu mon amant,  
viens la savourer dans mes baisers  
comme je veux que de nouveau  
mon ventre s'ouvre  
et que mes fesses se resserrent,  
autant qu'elles puissent le faire,  
sur tes dix doigts.

LA FORÊT DE MON OMBRE

MES petits amours de sein  
ouvertement je les caresse  
dans un accord avec tes doigts qui,  
dans la fente de mon ventre  
et le trou de mes fesses,  
vont et viennent  
certains que toute l'eau de mon corps va,  
dans l'instant même,  
nous inonder.

LE don des caresses advint  
en nos mains,  
mon ami,  
dès l'instant où nous sûmes,  
l'un contre l'autre frémissant,  
être redevables à l'amour  
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé  
à l'image de nos mutuels désirs  
nous faut-il,  
mon bel ami,  
ne jamais en changer  
pour toujours nous aimer ?

BIEN que tu te sois,  
pour conquérir mon corps,  
noblement affermi  
je pressens que tes reins vont,  
mon bel et tendre ami,  
pour autant que ceux-ci s'arrondissent  
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,  
dans le lit secret de nos caresses,  
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers  
je pose mes lèvres sur ton sourire  
en sachant que nos langues vont parier,  
mon ami,  
au jeu de qui perd gagne  
sur la façon dont le serpent échouera  
à me faire distinguer  
la douleur du plaisir.

DE nous deux  
qui va décider du moment  
où, à l'injonction d'une pulsion,  
cédera le désir qui te traverse  
que le serpent qui,  
de devenir luisant en s'agrandissant,  
fascine mon ami  
au-delà de la raison  
s'introduise en moi  
comme en toi le garçon ?

OLÉ olé mes deux gazelles,  
pour qui de jouer à courir nues  
dans la forêt ne suffit plus,  
déhanchées,  
attendez-vous à être croquées  
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle  
de mes fesses jumelles  
anime le féminin de ton manque,  
mon ami,  
étant donné que s'est infiltrée  
dans l'eau dormante de ta psyché  
mon plaisir de ma chair à s'ouvrir  
pour accueillir  
le serpent qui s'est raidi  
pour s'agrandir  
et qu'il surpasse en volupté  
la fermeté de me pénétrer  
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles  
à rebondir  
avec l'agilité de la gazelle  
devant le pas soutenu  
d'une battue convenue  
ébranle l'armure virile de ton sein  
au point que, dans le creux de tes reins,  
se niche le désir  
de ressentir mon plaisir,  
ô mon roi des forêts qui,  
avant d'y saisir mon ombre fréquentait,  
dans l'intimité secrète des nuits,  
le démon succube qui entraîne ton âme  
à se fondre dans le corps d'une femme.

MES deux gazelles s'étant laissées facilement  
empoigner,  
de nouveau tu m'embrasses,  
mon bel et tendre ami,  
et mes mains, pour cela,  
enchâssent ton visage  
aussi naturellement que le plus long de tes doigts  
me crochète le trou des fesses  
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,  
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir  
je m'apprête, ô mon roi,  
mon front contre la pierre  
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,  
à renoncer au mystère de la nuit noire  
constellée d'étoiles routinières  
pour que la lune cachotière ne s'y égare,  
pour l'ici-bas d'un enfer  
où tes reins dans leur dessin  
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître  
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit  
que, dans un emportement tabou  
de ton sein jaloux,  
le serpent bondé de ton sang me pénètre  
comme en toi le garçon  
étant donné que je ne suis,  
depuis notre premier baiser bu près de la source  
où le même se réfléchit à l'envers,  
que l'ombre de la femme de ta psyché clivée  
ô mon roi qui agit,  
dans un perpétuel désaccord,  
avec l'un sans l'autre de ses deux corps.

EN accomplissant ce geste  
qui m'assoit sur ton ventre  
tu n'es pas sans savoir, mon ami,  
qu'ainsi le serpent va,  
comme dans les plus sombres craintes  
de ton âme pour elle-même,  
mieux m'enculer.

Ô mon roi,  
ton désir de mes fesses  
ne passant plus par les caresses  
de mon ombre prématurément vieillie,  
ton pal cogne sur la douleur  
qui ne meurt dans le cœur  
de la petite fille qui buvait ses pleurs  
de n'avoir pas de seins encore  
et qui se récitait secrètement sa prière  
de contenir l'amour infini  
dans les plaisirs de la chair.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses  
pour que s'y glisse sans rudesse  
le serpent qui se dresse  
à la glaire de mon ventre  
qui savonne le va-et-vient  
de plus en plus pressant de tes doigts,  
je jouis des seuls plaisirs de la femme  
que tu discernes en toi,  
ô mon roi.

J'AI suivi,  
en glissant mes pieds nus  
dans les pas de mon ombre,  
un long chemin de mots  
menant au cœur de notre forêt  
pour que tu te reconnaises en moi,  
ô mon roi,  
lorsque tu m'empales  
car, en-dehors de l'inclination fatale  
de cette fable triviale,  
l'ambiguïté  
de nos psychés inversées  
ne se serait croisée.

SACHE, ô mon ami,  
avant de retirer ta verge salie  
de mon corps tremblant,  
que si tu me possèdes de toutes les manières  
c'est parce que,  
de nos psychés qui nous troublent,  
les ombres se dédoublent  
pour mieux se confondre  
dans la forêt sombre des mots  
qui, pour y vivre, s'écrivent  
pour que, des audaces du serpent  
dans les profondeurs de la chair,  
n'en reste privé l'élus  
qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,  
tout au long de cette fable tu as été  
et tu resteras mon amant,  
la noirceur de la poésie avortée de mes mots  
ayant, avec ton consentement,  
circulé dans ton sang.

LA FORÊT DE MON OMBRE

*poème relu et modifié, le dimanche 11 janvier 2026*

*à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :  
“*La forêt de mon ombre*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée

par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements